

Visage de soi, visage de l'autre

On utiliserait les hémisphères cérébraux de façon asymétrique pour analyser son propre visage et celui des autres.

Qui voyez-vous dans un miroir ? Votre cerveau se fait-il de cette personne que vous rencontrez tous les matins dans le miroir de votre salle de bains la même image que celle que vos collègues de bureau ou que vos amis se font de vous ? Quelle part de subjectivité se mêle à l'analyse de ses propres traits ? Au Centre de neurosciences cognitives de Hanover, aux États-Unis, David Turk et ses collègues ont montré qu'une moitié du cerveau serait spécialisée dans la reconnaissance de ses propres traits, tandis que l'autre se chargerait de reconnaître les visages d'autrui.

Depuis quelques années, on commence à savoir comment le cerveau reconnaît les visages des proches, des collègues, des célébrités : il mémorise des ensembles de traits, les associe à un nom, à des circonstances (par exemple, le lieu et le moment où l'on a fait la connaissance d'une personne), à une profession, ou encore à une émotion. Toutefois, on ignore de quelle façon il analyse les traits du «soi». Cette question est complexe, car il s'y mêle de nombreuses données qui se réfèrent à la conscience de soi. Ces données sont la mémoire autobiographique, la somme des projets personnels, le timbre de sa propre voix, des émotions qui mettent en œuvre d'autres structures cérébrales. D. Turk et ses collègues ont examiné un patient qui a subi une intervention chirurgicale, consistant à supprimer la connexion principale entre ses deux hémisphères cérébraux (pour traiter certaines crises d'épilepsie).

Depuis l'opération, les deux hémisphères cérébraux de cette personne communiquent très peu. Comme la moitié droite du champ visuel est traitée par le cortex visuel gauche et inversement, les objets présentés sur la droite du patient aux hémisphères déconnectés sont analysés par son «cerveau gauche», et les objets présentés sur sa gauche sont analysés par son «cerveau droit». Les neurobiologistes ont présenté des motifs particuliers à chacun des hémisphères. Ces motifs étaient des visages chimériques mêlant des caractéristiques faciales du sujet lui-même, et celles du médecin qu'il avait l'habitude de consulter pour ses problèmes. On a ainsi obtenu un «dégradé de visages» passant du visage du sujet à celui du médecin, avec huit visages intermédiaires. Ces visages ont été traités par chacun des hémisphères du patient.

On constate que ses deux hémisphères reconnaissent son propre visage et celui du médecin. Néanmoins, quand on montre les visages chimériques au sujet, de façon à ce qu'ils soient traités par l'hémisphère droit, il les reconnaît comme étant le visage du médecin. En revanche, les mêmes visages traités par l'hémisphère gauche sont interprétés comme l'image de son propre visage. Ainsi, l'hémisphère gauche reconnaît préférentiellement son propre visage, alors que l'hémisphère droit ne reconnaît que le visage des autres. On obtient les mêmes résultats quand on présente au patient des visages de célébrités.

Ces expériences montrent que la reconnaissance des visages n'est pas uniquement «photographique», mais qu'elle intègre des données personnelles. Le cas de ce patient suggère une dichotomie droite-gauche dans la reconnaissance de soi et des autres, mais ce n'est pas toujours l'hémisphère gauche qui traite son propre visage. Selon Nathalie George, de l'unité CNRS UPR 640 de neurosciences cognitives et d'imagerie cérébrale, les diverses études révèlent des asymétries variables lors de la reconnaissance de son propre visage. On sait que la répar-



Bruno Vacaro

tition des fonctions cérébrales peut varier d'un individu à l'autre, puisque, par exemple, un dixième des droitiers ont une aire du langage située à droite, tandis que les autres ont une aire du langage située à gauche.

Dès lors, on peut déduire de cette expérience que le cerveau alloue des substrats biologiques distincts à la perception de soi et à celle des autres. Il se pourrait que divers phénomènes cognitifs interviennent dans la reconnaissance de son propre visage, la conscience de soi par exemple. La différence pourrait aussi tenir au fait que le traitement de son propre visage et celui des autres diffèrent notablement, car on connaît de son propre visage surtout l'image en miroir (ce qui inverse la gauche et la droite du visage). Cette connaissance «inversée» contribue peut-être aux différences observées lors de la reconnaissance de photos de soi et de photos d'autres personnes.

Avis de séisme

Les séismes seront peut-être un jour prévus grâce aux perturbations électromagnétiques qui les précèdent.

Les séismes ont beau résulter de phénomènes géologiques qui évoluent durant des dizaines d'années dans le sous-sol, l'homme continue à les subir comme s'ils étaient d'essence divine. Cet état de fait pourrait bien changer un jour grâce à l'analyse des signes précurseurs des séismes. Divers signes avant-coureurs existent, des déformations du sol au changement de résistivité des roches, en passant par le comportement anormal des animaux. Parmi ces signes, l'un d'eux est suivi avec une attention particulière depuis quelques années : les perturbations électromagnétiques. Parce qu'elles précèdent de quelques heures, voire de plusieurs jours un séisme, elles pourraient avoir valeur de prévision.

Comme c'est souvent le cas pour les phénomènes naturels éphémères, les témoignages des observations de perturbations électromagnétiques associées à des séismes ont longtemps été sujets à caution. On racontait avoir vu des étincelles, des lumières dans le ciel ou au sommet d'une montagne, l'aiguille d'une boussole tourner... Faute de reproductibilité, ces observations étaient jugées peu convaincantes. Jusqu'à ce qu'au début des années 1980, deux équipes de géophysiciens rapportent avoir enregistré le passage d'ondes radio avant deux séismes, l'un au Japon, l'autre au Chili. Dans le premier cas, les ondes devançaient le tremblement de terre de plusieurs dizaines de minutes, et dans le second de six jours !

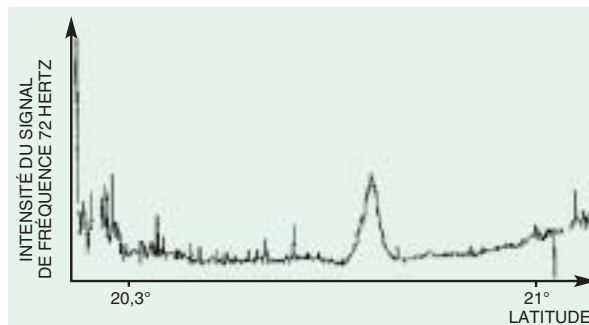
Depuis la mise en évidence de ces ondes, deux théories s'affrontent pour les expliquer. Selon la première, les ondes sont produites par les faibles déplacements de la roche avant les séismes. Plusieurs expériences ont montré que, soumis à des contraintes mécaniques, le granit constitutif des continents émet des ondes radio. Ces dernières seraient engendrées, par exemple, par la roche elle-même à l'hypocentre du séisme par effet piézo-électrique (la piézo-électricité est l'apparition de charges électriques sur les faces de certains matériaux comprimés ou étirés).

Dans le second scénario, l'activité sismique n'est pas à l'origine des ondes, mais elle modifierait les ondes présentes dans l'ionosphère (la plus haute couche de l'atmosphère) : les charges électriques produites à la surface terrestre par les séismes modifieraient la propagation des ondes issues de la rencontre du vent solaire – un flux de particules chargées émis par le Soleil – avec le champ magnétique terrestre. Il pourrait aussi s'agir de nos propres ondes radio, qui interagissent également avec l'ionosphère : elles parcourent de longues distances autour de la Terre grâce à leurs rebonds du sol sur l'ionosphère, à nouveau sur le sol, et ainsi de suite. Une perturbation de l'ionosphère précédant un séisme modifierait ces émissions.

Dans les deux cas, l'ionosphère est fortement mise en cause. Pour tester cette hypothèse, Michel Parrot, du Laboratoire de physique et chimie de l'environnement d'Orléans, a passé au crible l'influence de centaines de séismes sur les signaux captés par des satellites. Les satellites susceptibles d'être sensibles aux perturbations ionosphériques sont ceux qui étudient les ondes dues au vent solaire, et les satellites GPS, dont le signal est influencé par le degré d'ionisation de la couche supérieure de l'atmosphère. L'analyse de ces signaux montre que l'ionosphère est effectivement altérée lors des séismes. Malheureusement les statistiques sont encore insuffisantes pour préciser les résultats, notamment parce que tous les séismes

ne donnent pas de signal. On ne peut pas adapter facilement les satellites actuels à ce type d'étude, de sorte que l'on n'a pu confirmer le fait que les perturbations électromagnétiques se produisent avant les séismes.

Toutefois, l'observation de l'ionosphère est riche de promesses. S'il se confirme que les perturbations précèdent les événements sismiques, leur observation ouvrira la voie à une prédiction à l'échelle de la planète – contrairement aux mesures au sol qui restent, par essence, ponctuelles. Un satellite spécialement dédié à l'enregistrement des perturbations des émissions électromagnétiques, DEMETER (détection des émissions électromagnétiques transmises des régions à séismes), sera lancé en 2004. Le chemin sera long avant que l'on ne sache prévoir la localisation, la magnitude et la date des séismes, mais la prévision de ces cataclysmes ne relève plus de l'utopie.



Trois heures après un séisme survenu en Iran, le satellite AUREOL-3 a capté un signal radio (le pic au centre de la courbe) émergeant du bruit ambiant (les signaux en fin de courbe ne sont pas significatifs). Sur Terre, de telles perturbations du signal radio ont été détectées plusieurs heures avant certains séismes.

Pas de coup d'État chez les fourmis

Chez certaines fourmis sans reine, les ouvrières s'interposent entre la reproductrice et ses remplaçantes, diminuant ainsi les conflits au sein de la colonie et améliorant son fonctionnement.

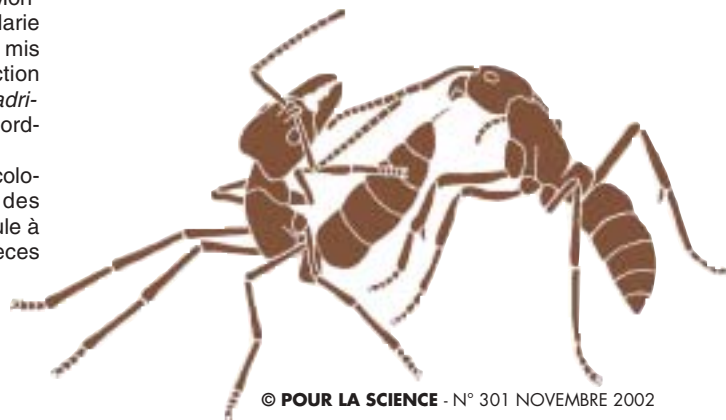
En 1533, Catherine de Médicis épouse le futur Henri II et semble promise à un bel avenir de reine. Toutefois, pendant le règne de son mari, elle laissera, bien malgré elle, Diane de Poitiers, la favorite, régner sur le roi. De cette relation illégitime naquit, selon Brantôme, une fille, Diane de Valois. Si l'Italienne, qui eut dix enfants dont trois régnèrent, ne put contrecarrer sa rivale, il en va différemment dans les colonies de fourmis... sans reine. Thibaud Monnin, du Laboratoire d'écologie de l'Université Pierre et Marie Curie, et ses collègues de l'Université de Sheffield ont mis en évidence les mécanismes qui régissent la reproduction au sein de colonies de fourmis géantes, *Dinoponera quadriceps* (elles atteignent trois centimètres de longueur), du Nord-Est du Brésil.

La majorité des 10 000 espèces de fourmis vivent en colonies et ont une reine qui diffère morphologiquement des ouvrières : plus grande et pourvue d'ailes, elle est la seule à pouvoir se reproduire. Cependant, une centaine d'espèces de fourmis, dont *Dinoponera quadriceps*, constituent des colonies qui n'ont jamais de reine. Toutes les ouvrières sont aptes à se reproduire, pourtant dans chaque colo-

nie une seule se reproduit. Il en résulte des conflits pour déterminer laquelle, parmi les quelque 80 ouvrières formant une colonie de *Dinoponera quadriceps*, aura ce privilège. De ces conflits naît une hiérarchie : l'ouvrière la plus agressive, nommée *alpha*, est celle qui se reproduit ; puis, aux rangs immédiatement inférieurs, les ouvrières *bêta*, *gamma* et *delta*, dites de haut rang, sont des reproductrices potentielles, prêtes à prendre la place d'*alpha*. Enfin, dans le bas de l'échelle, les ouvrières de bas rang n'ont aucune chance de devenir *alpha* et travaillent au bon fonctionnement de la colonie.

Les mâles restent peu de temps dans la colonie. Dès qu'ils sont sexuellement matures, après deux ou trois semaines, ils quittent le nid en quête d'une colonie dont la femelle *alpha* est sexuellement réceptive.

Lorsqu'une ouvrière de haut rang défie la fourmi *alpha*, cette dernière replie son abdomen sous elle et projette par son aiguillon une phéromone (un messenger chimique) sur la prétendante.



Les ouvrières de bas rang détectent ce marquage chimique et attaquent la prétendante : elles saisissent ses pattes et ses antennes et l'immobilisent pendant plusieurs heures, voire plusieurs jours, jusqu'à ce qu'elle abandonne toute velléité de pouvoir. Seule la fourmi *alpha* produit cette phéromone qui, selon les biologistes, serait un signal de l'état physiologique de la fourmi *alpha*. Grâce à cette alliance avec les ouvrières de bas rang, la fourmi *alpha* conserve sa position dominante sans avoir à se battre, et diminue les tentatives de «coup d'État» de la part des ouvrières de haut rang. Les ouvrières de bas rang ont ainsi un rôle d'interposition, essentiel au bon fonctionnement des colonies. Elles stabilisent la hiérarchie de dominance. Toutefois, les ouvrières de bas rang répondent parfois à la phéromone en attaquant la fourmi *alpha* émettrice, probablement parce qu'elle est devenue trop vieille et que la colonie a besoin d'une jeune reproductrice. La composition de la phéromone varierait vraisemblablement au cours de la vie et serait un indicateur de sa vigueur.



Dans une colonie de fourmis *Dinoptera quadriceps*, seule l'ouvrière la plus agressive, nommée *alpha*, s'accouple. Certaines ouvrières dominantes la défient parfois pour prendre sa place. Lors de l'affrontement (page 18), la reproductrice ramène son abdomen vers l'avant afin de projeter à l'aide de son aiguillon des phéromones sur la prétendante. Les ouvrières immobilisent la prétendante (ci-dessus, le numéro 14) jusqu'à ce qu'elle renonce à son «coup d'État».

Le rideau du sommeil

Lorsqu'on s'endort, des circuits neuronaux entrent en oscillation. Ceci crée un filtre qui retient les informations sensorielles et pourrait les empêcher d'accéder à la conscience.

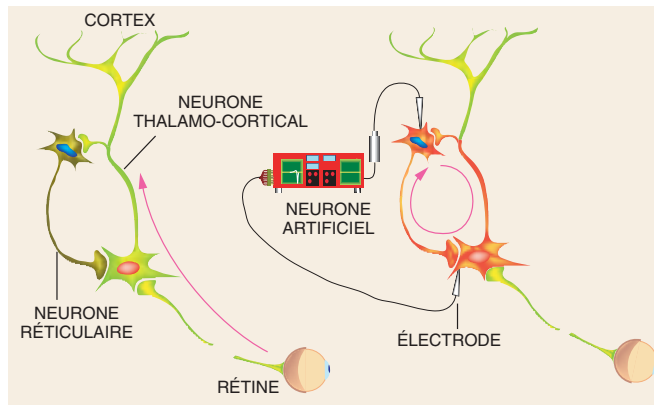
Nous perdons tous conscience une fois par jour : lorsque nous nous endormons. Les sons et les images cessent de parvenir à notre conscience. Au réveil, le contact avec les sensations extérieures revient. Tout se passe comme si le cerveau tirait un rideau sur le monde. Gwendal Le Masson, de l'Unité INSERM EPI 9914, à Bordeaux, et Thierry Bal et Damien Debay à l'Unité de neurosciences intégratives et computationnelles de Gif-sur-Yvette, ont montré que cette capacité de retranchement dépend de boucles de rétroaction électriques entre paires de neurones. Sur des tranches de cerveau de furet, ils ont remplacé un des neurones de la paire par un neurone électronique, et ont pu maîtriser le degré de «sommeil» de cette portion de cerveau.

L'électroencéphalogramme d'une personne éveillée révèle des ondes électriques de faible amplitude, désordonnées et de haute fréquence. Au contraire, au cours des phases de sommeil sans rêve, ou sommeil profond, l'électroencéphalogramme montre des ondes de grande amplitude et de basse fréquence. Ces ondes sont la résultante du battement synchrone de milliards de neurones, rythmés par un centre enfoui de l'encéphale. Dans cette phase, les zones du cortex sont isolées, en partie déconnectées du monde extérieur. Si l'on parle à la personne, elle ne répond pas. Si on lui montre une image, elle ne la voit pas.

Les cerveaux de furet sont le siège d'ondes lentes même une fois prélevés, à condition qu'on les immerge dans du liquide physiologique. Si on coupe le cerveau en tranches, les neurones continuent à fonctionner. On peut dès lors y placer des électrodes et étudier leur activité électrique. On constate qu'ils sont disposés en boucle : les neurones, dits thalamo-corticaux, ont leur corps cellulaire dans le thalamus, et leur extrémité dans le cortex. Une autre classe de neurones se connectent aux premiers au sein d'une zone nommée le noyau réticulaire, puis reviennent au thalamus. Ainsi, dans cette boucle, un neurone du thalamus reçoit un signal de sa propre activité par l'intermédiaire d'un neurone réticulaire. Dans une telle paire de

neurones, le neurone réticulaire est inhibiteur : il diminue l'activité électrique du neurone thalamo-cortical. L'intensité de cette inhibition peut varier, et les biologistes supposent que le moment où le cerveau bascule d'un régime d'éveil à un régime de sommeil dépend précisément de cette inhibition. Pour vérifier cette hypothèse, ils ont remplacé le neurone réticulaire d'une paire par un neurone électronique relié à un ordinateur, réalisé au CNRS de Bordeaux par Sylvie Renaud. Un tel neurone est beaucoup plus grand qu'un neurone biologique, puisqu'il est constitué de fils, d'électrodes, de cartes à puce et d'écrans. Toutefois, ses extrémités sont tout aussi petites et son fonctionnement aussi rapide. Les extrémités sont des électrodes qui plongent dans le corps du neurone biologique et lui injectent des courants électriques, exactement comme une synapse suscite des courants électriques grâce à des neurotransmetteurs.

Ce neurone est programmable par l'expérimentateur qui peut moduler l'intensité de son action inhibitrice. Ainsi, les biologistes ont observé que, si le pouvoir inhibiteur du neurone réticulaire sur le neurone thalamique est faible, le neurone thalamique parvient à transmettre des informations sensorielles, par exemple apportées par les neurones en provenance de la rétine, vers le cortex. En revanche, si le pouvoir inhibiteur du



Un neurone thalamo-cortical est connecté à un neurone réticulaire. Si le pouvoir inhibiteur du neurone réticulaire est faible, les informations passent de la rétine au cortex (à gauche). Si le pouvoir inhibiteur est fort, les influx nerveux circulent en boucle, et l'information n'est pas acheminée vers le cortex (à droite). Cette inhibition est modulable grâce à des neurones artificiels, qui peuvent renforcer ou réduire le pouvoir inhibiteur des neurones réticulaires. Le sommeil est caractérisé par des pulsations régulières en boucle de vastes populations de neurones.